



Article scientifique

Article

2012

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La Genève mondialisée de Paulo Coelho

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. La Genève mondialisée de Paulo Coelho. In: Le Globe, 2012, vol. 152, n° 4, p. 81–104.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:25362>

LA GENEVE MONDIALISEE DE PAULO COELHO

Bertrand LEVY

Département de Géographie et Environnement et Institut Européen
Université de Genève

Résumé : *Parmi les expériences de la ville racontées par la littérature, l'expérience sexuelle jouit d'une certaine place dans le contexte contemporain. Pourtant, la littérature ayant Genève comme cadre géographique évite systématiquement ce genre, interdit par Calvin et condamné par Rousseau. Il existe certes des passages de certains récits libertins se tramant à Genève, notamment au XVIII^e siècle, mais aucun livre n'a traité de ce sujet, hormis "Onze minutes" de Paulo Coelho (2003), un roman qui a connu un retentissement mondial. Centré sur la recherche de soi qui passe par la voie sexuelle et se déroulant dans sa plus grande partie à Genève, "Onze minutes" exprime une perception et une représentation renouvelée de la ville, expérimentée par une jeune prostituée brésilienne.*

Mots-clés : *Genève, littérature, Tiers-Monde, eros, femme, prostitution.*

Summary : *Among the experiences of the city told by literature, sexual experience has a certain place in the contemporary context. Yet the literature taking place in Geneva systematically avoids such prose, prohibited by Calvin and condemned by Rousseau. While there are some libertine narratives happening in Geneva especially during the eighteenth century, no book has dealt with this subject, except "Eleven Minutes" by Paulo Coelho (2003), a novel that was well received worldwide. Centered on the search for self that passes through sexual way and taking place in the most part in Geneva, "Eleven Minutes" expresses a renewed perception and representation of the city, experienced by a young Brazilian prostitute.*

Keywords : *Geneva, literature, Third World, eros, woman, prostitution.*

La découverte d'un livre

Publié au Brésil et en France en 2003, *Onze minutes* (*Onze Minutos*) est probablement le meilleur livre de Paulo Coelho, écrivain brésilien

vivant aujourd'hui entre Genève, Rio de Janeiro et la France. C'est l'une de mes étudiantes qui me le fit découvrir, voici quelques années ; elle réalisa un remarquable travail de recherche sur cet ouvrage (Geer, 2008), qui m'avait échappé d'une manière assez étonnante, puisque je collectionne tous les écrits littéraires ayant paru sur Genève depuis les années 1990. Pourquoi *Onze Minutes* m'avait-il échappé ? Peut-être parce que Paulo Coelho ne faisait pas partie de mes auteurs littéraires, choisis en fonction de leur intérêt sur le plan de la représentation géographique, et que j'inclus petit à petit dans ma bibliographie de géographie humaniste. Ajouté à cela que *Onze Minutes* – qui correspondrait au temps moyen de l'interaction sexuelle entre l'homme et la femme – était un livre situé aux antipodes de mes goûts, qui penchent plutôt du côté de Jean-Jacques Rousseau, Borges ou Hermann Hesse. En outre, l'auteur étant boycotté par la critique littéraire, il n'est guère étonnant que je n'en aie trouvé trace dans les journaux littéraires.

Un livre anti-rousseauiste

Dès que j'ai eu le livre entre les mains, je me suis vu confronté à un livre anti-rousseauiste, dans la mesure, où comme l'explique Jacques Berchtold (2012), Rousseau a écrit son roman se situant au bord du lac Léman, *La Nouvelle Héloïse*, pour marquer son opposition à la littérature libertine, voire pornographique, qui prévalait à son époque, et qui corrompait les mœurs selon lui. Or, le livre de Paulo Coelho, sans entrer véritablement dans la catégorie citée plus haut parce qu'il explore les dimensions aussi bien sacrée que profane de la sexualité, présente aussi le commerce du sexe sous sa face pécuniaire et matérielle, dans un univers plutôt sordide qui n'a rien du paradis de Clarens. Son personnage, Maria, est relativement insensible au paysage du lac Léman et ses relations amoureuses ne sont absolument pas marquées par le sceau de la vertu. Toutefois – et c'est ce qui m'a fasciné dans ce livre – *Onze minutes* est un livre de la quête, quête du sens d'une jeune vie dans le contexte troublé et dissymétrique des relations Nord-Sud actuelles. Il possède selon moi quatre caractéristiques en commun avec *La Nouvelle Héloïse* : premièrement, c'est un livre qui célèbre la sensibilité féminine, et qui explore plus spécifiquement l'univers du désir et de la sexualité de la jeune femme ; deuxièmement, la confession est très présente dans ce

livre qui fait alterner prose romanesque d'essence autobiographique et journal intime, celui de la jeune prostituée ; troisièmement, *Onze minutes* est un best-seller au niveau mondial – il fut le titre d'auteur le plus vendu dans le monde de l'année 2003 (Geer, 2008 : 4) – comme *La Nouvelle Héloïse* à son époque à l'échelle européenne. Pour donner une idée de la diffusion de l'œuvre de Paulo Coelho, l'auteur brésilien avait vendu, fin 2011, 147 millions d'exemplaires et son œuvre a été traduite en 59 langues (Dumont, 2012). Parmi sa quinzaine de succès, *Onze minutes* arrive en deuxième position, derrière *L'Alchimiste* (Morais, 2010). Enfin, quatrièmement, les deux ouvrages inaugurent selon moi une nouvelle perception des lieux autour du Léman.

On peut bien sûr accepter ou refuser, estimer ou critiquer, cette perception et cette représentation, mais on doit reconnaître que celles-ci marquent une rupture historique avec tout ce qui s'est écrit sur Genève depuis des siècles. Quand le roman épistolaire de Jean-Jacques va ouvrir sur la période romantique, celui de Paulo Coelho reflète la période post-moderne où nous nous trouvons ; il se déroule dans la Genève mondialisée à laquelle nous sommes désormais confrontés, et qui nous pose de multiples questions. Les deux livres placent le concept d'expérience du monde au centre de leur discours, ils célèbrent tous deux une découverte des possibilités sentimentales nourries par des formes de confession et d'introspection. C'est pourquoi *Onze minutes*, en dépit de son langage volontairement cru, n'est guère assimilable au roman libertin. C'est un livre de la quête, centré sur la question de l'auto-réalisation de l'être, de son accomplissement dans un monde absolument pas idéalisé, qui est celui d'une jeune immigrée venant d'un pays du Sud, le Brésil, dans une ville du Nord, Genève, une expérience qui est devenue universelle sur laquelle nous avons encore peu d'écrits.

La genèse de *Onze minutes*

Paulo Coelho explique lui-même cette genèse dans un long entretien accordé au *Financial Times* (Wilson, 2010) ainsi que dans une Note de l'auteur placée en fin d'ouvrage (Coelho, 2003 : 309-311). Il participait en 1997 à une conférence littéraire à Mantoue, en Lombardie. Au milieu de la foule qui l'écoutait se tenait une jeune femme brandissant un panneau où était écrit en portugais : "J'ai besoin de vous parler". "C'est

une personne troublée" dit Paulo Coelho à son éditeur italien, "je dois parler à cette femme" (Wilson, 2010). Celle-ci lui confia qu'elle avait un manuscrit à lui remettre, mais l'auteur lui répondit que son avocat lui interdisait de lire des manuscrits. En effet, le danger était trop grand pour lui d'être poursuivi, car s'il emprunterait par la suite quelque phrase inopinément, l'auteure du manuscrit pourrait se retourner contre lui pour plagiat et exiger de lui beaucoup d'argent... Paulo Coelho accepta tout de même le manuscrit : c'était le journal intime d'une jeune prostituée brésilienne en Suisse. L'auteur brésilien, qui n'avait rien à lire le soir à l'hôtel, se plongea dans ce récit qui parlait de sexe, un sujet sur lequel Paulo Coelho n'avait jamais encore écrit mais qui l'intéressait vivement.

En 2000, passant par Zurich, l'auteur contacte par téléphone cette jeune femme prénommée Sônia, lui confie qu'il a aimé son manuscrit, et lui conseille de le publier chez son éditeur brésilien, mais celui-ci refuse. La jeune femme lui fait alors la proposition de visiter le quartier où elle exerce son métier, celui de la Langstrasse et le night-club où elle travaille ; c'est le début d'une enquête de l'auteur sur le quartier chaud de Zurich, qui paraîtra dans le magazine suisse *L'Illustré*. Par la suite, lors d'une séance de dédicaces organisée par la même Sônia dans le quartier de la prostitution à Genève – ville où elle travaille aussi – plusieurs prostituées qui avaient lu le reportage se sont présentées à l'auteur, et l'une d'elles retint particulièrement son attention, à qui il donna le prénom de Maria (Morais, 2010 : 691-692). Paulo Coelho prit plusieurs rendez-vous avec elle à Genève et visita le milieu de la nuit. De là naquit le fil conducteur de *Onze minutes* (Coelho : 2003 : 310). Paulo Coelho a alors cinquante-cinq ans, son épouse est au Brésil, et la jeune femme prostituée est dans sa vingtaine.

Un autre élément apparaît sur le blog de Jean-Louis Kuffer (2009) : en 2002, Paulo Coelho lui confie qu'il a bien terminé un ouvrage sur le sujet et se passant à la Langstrasse de Zurich, mais qu'il préfère garder encore un moment son manuscrit chez lui avant de le publier. C'est le signe qu'il tient beaucoup à en faire un roman achevé, car le plus souvent, l'auteur livre très rapidement son ouvrage à l'éditeur. Entre 2002 et 2003, l'auteur va donc réécrire, développer et transposer son histoire à Genève, en se basant sur le témoignage de Maria. Le résultat est que le roman est fondé sur des éléments de vérité ; nous n'avancerons

pas toutefois naïvement que "c'est une histoire vraie". L'auteur a probablement composé son personnage principal, Maria, en condensant plusieurs points de vue. Par rapport à la géographie vécue apparaissant dans le livre, elle nécessite une connaissance du terrain, mais pas forcément approfondie. Paulo Coelho dit lui-même s'aider fréquemment de Wikipedia pour situer ses histoires et il ne donne volontairement pas trop de détails, préférant laisser au lecteur le soin d'imaginer les scènes. L'important est que le roman soit basé sur des trajectoires personnelles bien documentées à travers le milieu de la prostitution brésilienne en Suisse. Sous cet angle, le roman est décidément très instructif.

Un parallèle avec *Siddhartha* de Hermann Hesse

Onze minutes réunit les ingrédients d'un best-seller contemporain : sexe, argent et religion sans oublier le phénomène du choc culturel et économique entre le Tiers-Monde, le Nordeste Brésilien d'où provient l'héroïne, et Genève où celle-ci est engagée dans un night-club comme danseuse. La jeune femme, comme beaucoup de filles simples du Brésil, est crédule et croyante. Il est à parier que l'auteur, qui est aussi très croyant, s'est projeté corps et âme dans le personnage de Maria, avec tout le recul nécessaire et la composition romanesque qu'il imprime à ce récit. Le point de vue du narrateur est plein d'empathie pour Maria et décrit d'une manière touchante sa sensibilité de femme ouverte à un certain monde, celui de l'apparence et de l'argent facile. L'histoire, teintée de désillusions, a le don de finir en beauté, puisque la jeune femme tombera amoureuse, se mariera, et abandonnera la prostitution.

Avant d'en venir à la perception et à la représentation de Genève dans le roman, résumons brièvement la quarantaine de pages qui précède l'arrivée de Maria en Europe. Née dans une ville du Nordeste du Brésil, où "il n'y avait qu'un cinéma, une boîte de nuit, une agence bancaire" (Coelho, 2003 : 12), Maria, qui est la fille d'une couturière, apparaît comme un personnage simple et peu attiré par l'étude ; elle regarde beaucoup la télévision. Elle vit un premier amour de jeunesse frustré et est mécontente de sa situation "hic et nunc", dans sa petite ville de province.

"Elle apprit également qu'il existait un endroit appelé "loin", que le monde était vaste et sa ville petite, et que les êtres les plus intéressants finissent toujours par partir" (*ibid* : 16).

Ici apparaît un premier phénomène qu'on pourrait appeler en géographie humaniste, la nostalgie du lointain, ou, comme l'exprime Victor Turner (1973), "The Center Out There", ce qui signifie que son nouveau centre d'intérêt est situé "là-bas, au loin", son centre présent ne parvenant plus à la satisfaire. La seconde idée est celle d'une rencontre phénoménologique entre le moi et le monde et qui se fait sous des auspices favorables ; la jeune fille apprend à se procurer du plaisir, tombe amoureuse, mais la famille de la jeune fille est extrêmement pesante et la mère, castratrice. On devine donc un personnage tendu entre le désir sensuel et un environnement social qui l'oblige à refouler ses sensations. Première contre-image du Brésil qui est censé symboliser un pays à la sensualité débridée. La vie dans cette ville du Nordeste est décrite comme étant très monotone et relativement dure.

J'ai très vite pensé à *Siddhartha* d'Hermann Hesse (1922), qui est aussi un roman de formation, mais chez Coelho nous avons une jeune femme au lieu d'un jeune homme, et un contexte géographique radicalement contemporain. Une langue plus crue et plus directe aussi que celle, toujours érudite, de Hermann Hesse. L'écrivain brésilien connaît très bien Hermann Hesse : il a lu et commenté, dans les années 1970, les six livres publiés au Brésil du prix Nobel suisse de Littérature en 1946 (Morais : 302). Récemment, Paulo Coelho a préfacé une édition de poche américaine de *Siddhartha* : "Siddhartha est peut-être l'allégorie morale la plus importante et la plus convaincante que notre siècle troublé ait produit" est-il écrit dans l'argumentaire du livre (Hesse, 2008). Un *Siddhartha* transplanté dans l'époque contemporaine, avec ses rites et ses périodes d'initiation, ses enthousiasmes et ses dégoûts, un *Siddhartha* qui ne prend plus place dans une Inde mythique du moyen-âge, mais dans le monde contemporain marqué par les différences Nord-Sud et un certain ultra-libéralisme économique.

On aurait beau jeu d'ironiser sur le parallèle entre *Siddhartha* et *Onze minutes*. La première différence radicale tiendrait déjà dans chacun des

titres : une histoire mythique déroulée sur un temps long pour le premier, et un minutage de l'activité sexuelle pour le second. Cela dit, il y a aussi une prostituée dans le roman d'Hermann Hesse, Kamala la courtisane, qui a un rôle d'initiatrice aux plaisirs d'amour pour Siddhartha. Quand la première initiation de Siddhartha, son Eveil à la vie, a lieu en pleine nature, au bord du fleuve, non loin de la forêt des Samanas qu'il vient de quitter, la jeune Maria rencontre un Suisse assez louche sur la plage de Copacabana à Rio, qui se comporte en gentleman au début, et qui lui promet monts et merveilles à Genève. Quand le passage décisif de Siddhartha d'une rive à l'autre du fleuve se fait sous les auspices du passeur, le Sage Vasudeva, c'est chez Coelho cet individu que le narrateur appelle "Le Suisse" qui fait traverser l'Atlantique à la jeune femme contre un mystérieux "contrat" et avec qui la conversation est des plus réduite : "Travailler ? Dollar ? Star brésilienne ?". Maria, qui a dix-neuf ans quand elle fait cette rencontre, se voit promettre par cet homme veuf et sans enfant, patron d'une boîte de nuit à Genève, une carrière de danseuse de samba, une vie d'artiste choyée.

L'image du Nord préconçue par une fille du Sud

On l'a dit, Maria est une fille simple, elle travaille dans un magasin de tissus avant son départ, et elle offre le point de vue extrêmement intéressant d'une fille du Tiers-Monde sur le monde extérieur. Voici ce qu'elle se dit lors de sa semaine de vacances à Copacabana :

"Elle regarda l'horizon : son cours de géographie affirmait que juste en face se trouvait l'Afrique, avec ses lions et ses forêts peuplées de gorilles. Mais si elle se dirigeait un peu plus vers le nord, elle finirait par poser le pied dans un royaume enchanté appelé Europe, où il y avait la tour Eiffel, EuroDisney et la tour de Pise. Qu'avait-elle à perdre ?" (Coelho, 2003 : 43).

L'Europe est associée à un paradis, contrairement à l'Afrique, et la Suisse, à l'intérieur de ce paradis est "le pays du chocolat, des montres et du fromage" (*ibid.* : 49). Toutefois, le vécu affleure sous les stéréotypes et les hauts-lieux touristiques et des loisirs cités plus haut. Ainsi, après quelques moments passés avec Roger dit "le Suisse", Maria émet la

remarque suivante : "les Suisses avaient beau rouler sur l'or, on aurait dit que les femmes étaient rares dans leur pays" (*ibid.* : 37). Observation qui se révélera exacte. Genève est une ville d'hommes dans ses secteurs d'activité les plus connus : finance, horlogerie, organisations internationales...

A l'arrivée à Genève, Roger, le patron de cabaret, se montre de plus en plus distant avec elle. Il l'installe dans un petit hôtel vers la gare et la présente à une autre Brésilienne, Vivian, "une femme jeune à l'air triste" (*ibid.* : 50), chargée de la former. Première désillusion pour Maria : il lui sera impossible de trouver selon Vivian les trois choses qu'elle cherche : l'aventure, l'argent ou un mari.

"Pour ce qui est de l'aventure, il fait trop froid pour tenter quoi que ce soit, et en plus il ne nous reste pas un sou pour voyager. Concernant l'argent, tu devras travailler presque un an pour payer ton billet de retour, sans compter la part retenue pour l'hébergement et la nourriture" (*ibid.* : 51).

Enfin, question mari, Vivian lui assène que chaque fille qui se marie cause pour Roger un grave préjudice économique. Il lui sera donc interdit de parler aux clients. Maria fait-elle l'expérience d'un choc culturel entre le Brésil et Genève ? Ici, aussi, Paulo Coelho déjoue tout pronostic :

"(...) tout autour d'elle ressemblait au Brésil en général, et à sa ville en particulier : les femmes parlaient portugais, ne cessaient de se plaindre des hommes, discutaient bruyamment, protestaient contre les horaires, arrivaient en retard au travail, défiaient le patron, se prenaient pour les plus belles du monde (...). Contrairement à ce que Maria avait imaginé en voyant les brochures publicitaires de Roger, l'ambiance était exactement telle que Vivian l'avait décrite : familiale (...). Maria, qui s'attendait à plus de mouvement et d'émotions, se laissa peu à peu gagner par la morosité et l'ennui" (*ibid.* : 56).

La première expérience de Genève est donc à l'opposé de tout exotisme et la ville est comparée à sa ville du Nordeste sous l'angle de la

monotonie et de la vie sociale. Genève n'apparaît ainsi pas comme une métropole bouillonnante, mais une ville à l'aspect familial, même dans son quartier réputé le plus chaud, les Pâquis. Dans ce premier roman qui expose une Genève désormais mondialisée, nous avons affaire à des micro-communautés étrangères qui vivent resserrées sur elles-mêmes, totalement coupées du reste de la ville. Durant les quatre premières semaines, deux Genève coexistent : la Genebra des Brésiliennes et la Genève des habitants avec lesquels Maria a très peu de contact, du fait notamment de l'obstacle de la langue. Dans son journal, que l'auteur fait habilement alterner avec le texte romanesque, un peu à l'instar du Manuscrit de Harry Haller dans le *Loup des steppes* de Hermann Hesse, Maria note quelques mots lourds de sens : ici elle vit le futur au lieu du présent (*ibid* : 57). Cela indique qu'elle n'est pas présente au monde dans le sens phénoménologique, qu'elle s'ennuie et qu'elle cherchera à gagner le maximum d'argent en un minimum de temps pour rentrer ensuite au pays. Triste destin.

Elle tente son intégration en prenant des cours de français le matin "où elle fit connaissance de gens de toutes croyances et de tous âges, des hommes en costume aux couleurs éclatantes, les poignets alourdis de gourmettes en or, des femmes qui portaient en permanence un voile sur la tête, des enfants qui apprenaient plus vite que les adultes (...)" (*ibid* : 59). Elle croise une Genève du Sud, moyen-orientale, et tombe amoureuse d'un Arabe fréquentant le même cours qu'elle. La liaison dure trois semaines et Maria est mise à la porte du cabaret par Roger. Alors, celui qu'elle trouvait "gentleman" sur la plage de Copacabana l'insulte, fait preuve de racisme : "on ne peut pas faire confiance aux Brésiliennes, on aurait mieux fait d'engager des danseuses yougoslaves, plus jolies et plus fiables et ainsi de suite" (*ibid* : 60-61). On pourrait interpréter cet épisode comme l'aboutissement du principe de concurrence sur le marché des danseuses, où chacune ne figure qu'un numéro apte à être remplacée par un autre numéro, plus brillant. Maria ne jouit d'aucune reconnaissance au travail, le besoin humain que Jean Baudrillard nomme le besoin d'honorabilité. Maria ne représente qu'un pion dans le contexte de la concurrence sauvage. Nous sommes ici aux antipodes d'une Genève aux valeurs humanistes. C'est la Genève mondialisée par le bas qui est présente ici, les bas-fonds sordides. Sur le

conseil de l'Arabe qui connaît bien la loi suisse, Maria menace d'aller trouver un avocat, et elle ressortira du cabaret avec cinq mille dollars d'indemnités, un premier pas vers l'indépendance tant souhaitée. Dans ce monde, seul l'argent semble racheter la faute : la ville est dépeinte comme un lieu de transactions financières, où l'argent supplée au respect des valeurs humaines.

Le parcours de la jeune prostituée brésilienne à travers la Genève interlope

Les premiers pas dans la ville de Genève le sont dans une perspective qui ne perd jamais de vue l'aspect utilitaire : il s'agit de pratiquer le français qu'elle a appris le matin en plus d'aller à la découverte de la ville :

"(...) elle fit ses premiers pas dans cette ville à double nom, goûta un délicieux chocolat, un fromage qu'elle n'avait encore jamais mangé, découvrit un gigantesque jet d'eau au milieu du lac, la neige – qu'aucun habitant de sa ville n'avait jamais foulée -, les cygnes, les restaurants dotés d'une cheminée (elle n'y était jamais entrée, mais elle voyait le feu par la fenêtre, et cela lui donnait une sensation de bien-être). Elle fut aussi surprise de s'apercevoir que les affiches ne faisaient pas toutes de la publicité pour les montres, mais aussi pour les banques – bien qu'elle ne parvînt pas à comprendre pourquoi il y avait tant de banques pour si peu d'habitants et qu'elle pût constater qu'il n'y avait pas foule à l'intérieur des agences, elle décida de ne pas poser de questions" (*ibid.* : 60).

L'art du narrateur est de se glisser dans la peau de son héroïne, attirée par tout ce qui brille ; elle est par ailleurs extrêmement candide, même si certaines questions sensibles affleurent sous cette naïveté, comme l'activité des banques. C'est une description plutôt topophile de la ville, beaucoup plus que celle du quartier de la gare où elle mène sa vie de quasi prisonnière, une vie faite de relations de pouvoir et de dépendances. Cette première évasion dans l'espace urbain, ce premier exercice d'une liberté pas encore totale, est le marchepied qui la conduira à tomber amoureuse de l'"Arabe", un homme qui ne la conduira

pas au plaisir suprême. Elle va ensuite louer une petite chambre sans télévision, et chercher du travail en laissant des photos dans des agences. A sa vie assez difficile et sans véritable issue, l'auteur fait correspondre un espace social qui résonne en écho :

"A sa surprise, personne ne l'abordait quand elle se promenait au bord du lac, sauf quelques trafiquants de drogue qui demeuraient toujours au même endroit, sous l'un des ponts reliant le parc ancien à la ville neuve. Elle se mit à douter de sa beauté, jusqu'au jour où une ex-compagne de travail, rencontrée par hasard dans un café, lui dit que ce n'était pas sa faute, mais celle des Suisses, qui n'aiment pas déranger, et des étrangers, qui redoutent d'être arrêtés pour "Harcèlement sexuel" – une notion qu'on avait inventée pour que les femmes du monde entier se sentent détestables" (*ibid.* : 62).

A la réserve des Genevois, Paolo Coelho ajoute deux éléments : la petite criminalité du bord des quais, et la morale anglo-saxonne du politiquement correct qui pèse sur les tentatives de séduction, une notion qui ne plaît pas du tout à l'auteur brésilien.

Dans cette partie du livre, Maria souffre de la solitude, comme beaucoup de déracinés dans la ville de Calvin. Elle finit par se créer une relation, une bibliothécaire, qui travaille dans la bibliothèque la plus proche – celle des Pâquis ? –, une personne également très seule. Celle-ci lui donne à lire *Le Petit Prince* que Maria apprécie, puis la jeune Brésilienne lui demande des livres sur le sexe, car son problème est qu'elle ne parvient pas à jouir en compagnie d'un homme. Maria recherche aussi des vêtements sexy prompts à susciter le désir chez les hommes :

"(...) elle se rendit à l'endroit qu'elle avait repéré sur le plan. La rue de Berne, qui commençait près d'une église (coïncidence, non loin du restaurant japonais où elle avait déjeuné la veille !), était bordée de vitrines arborant des montres bon marché ; à l'autre bout se trouvaient les boîtes de nuit, toutes fermées à cette heure de la journée. Elle retourna se promener autour du lac, acheta – sans la moindre gêne – cinq revues pornographiques pour son information, attendit la nuit et se

dirigea de nouveau vers la rue de Berne. Là, elle choisit par hasard un bar au nom brésilien évocateur : *Copacabana*" (Coelho, 2003 : 83).

Au *Copacabana*, une boîte de nuit chic, Maria trouvera son deuxième travail. Elle commence son ascension sociale, car le bar, tenu par un certain Milan, un ressortissant de l'ex-Yougoslavie et père de famille, se doit de ressembler à un lieu agréable, non à un bordel. Le rituel du lieu est le suivant : un homme invite à danser l'une des filles, puis celle-ci commande un cocktail de fruits (la boisson la plus chère ; le patron est contre l'alcool et la drogue), le client paie et s'il le désire, demande à la fille de l'accompagner à son hôtel. Le patron prévoit le tarif de la passe : trois-cent cinquante francs dont cinquante francs qui lui reviennent pour la "location de la table", une argutie juridique qui le prévient d'être accusé de proxénétisme. La géographie nocturne que va vivre Maria est en quelque sorte programmée par le patron. C'est une véritable géographie du pouvoir et de l'argent (Raffestin, 1980) dictée par certains impératifs de sécurité. Par exemple, Maria ne doit pas accepter d'aller dans des propriétés privées ou des hôtels de moins que cinq étoiles (Coelho, 2003 : 88).

Paulo Coelho nous livre des indications sur le type d'hommes qui fréquentent ces lieux : essentiellement des touristes d'affaires et de congrès, et il peut aussi s'y additionner des résidents genevois. Fait intéressant : après sa première nuit dans sa nouvelle condition de prostituée, Maria commence à écrire son journal intime. Pourquoi s'adonne-t-elle au commerce de son corps ?

"Elle le faisait parce qu'elle voulait tenter une expérience nouvelle. Vraiment ? Le monde était rempli d'expériences possibles – par exemple skier ou canoter sur le lac de Genève – pour lesquelles elle n'avait jamais éprouvé la moindre curiosité. Elle le faisait parce qu'elle n'avait plus rien à perdre, que sa vie était une frustration quotidienne, constante" (*ibid.* : 97).

Maria est un personnage de vingt-deux ans à l'époque. Elle se cherche et découvre dans son travail de prostituée une initiation – assez

chahutée – à la vie, qui n'est pas entièrement librement choisie mais qui n'est pas totalement contrainte non plus ; Maria, comme la majorité des prostituées à Genève, n'est pas sous la domination exclusive d'un proxénète. C'est une mise en situation entre liberté et facticité (Sartre, 1998 : 76), entre libre choix et dépendance. Faire ses propres expériences sans préjuger de rien est aussi un leitmotiv chez Hermann Hesse et c'est parfois devenu une sorte d'imprécation dans la société postmoderne. Paulo Coelho nous renseigne sur les croyances et les mœurs des prostituées : elles sont la plupart à la recherche de repères stables qui compenseraient leur existence instable. Ces repères de la stabilité sont au nombre de quatre chez Maria : l'Eglise, la bibliothèque, la recherche d'un mari et son journal intime. Selon l'auteur, la plupart des prostituées sont croyantes et fréquentent leur lieu de culte, elles ont "leur rendez-vous avec Dieu" (*ibid.* : 101). Comme on l'a vu, Maria se crée deux repères stables, liés entre eux d'ailleurs : la bibliothèque et son journal avec lequel elle bataille "pour ne pas perdre son âme" (id. supra). Quant à la bibliothèque, elle constitue "sa passerelle vers le monde réel, plus solide et plus durable", contrairement aux boîtes de nuit et aux hôtels (*ibid.* : 104). Elle y cherche des livres sur le caractère psychologique de la sexualité car elle remarque qu'un homme sur cinq vient à elle pour lui demander avant tout de l'assistance psychologique. Elle ne trouve pas de livre traitant de ce sujet dans la bibliothèque mais uniquement des traités techniques d'instruction sexuelle dont elle n'a que faire. Elle va alors emprunter des traités d'agriculture et d'élevage car elle projette de monter plus tard une ferme au Brésil - un autre rêve de stabilité.

Paulo Coelho approfondit le destin de cette jeune femme, ses goûts et ses envies, et ne se laisse pas porter par les clichés souvent apposés à la prostituée. Le personnage de Maria, d'abord envisagée comme une jeune femme un peu simplette, qui se laisse embarquer dans des aventures sans lendemain, prend de la consistance ; elle prend conscience dans son métier que "libérer la tension de l'âme était au moins aussi lucratif que soulager la tension du corps" (*ibid.* : 103). Elle essaie de prendre son métier de prostituée à cœur, qu'elle n'aime pas au fond, et elle reste obsédée par l'argent : après six mois, elle a réussi à mettre soixante mille francs suisses à la banque, mange dans des restaurants plus luxueux et est à la recherche d'un appartement plus spacieux. Sur ce plan-là au

moins, son séjour genevois est une réussite. Elle envoie régulièrement une rente à sa mère, et se donne une année pour accomplir son projet matériel avant de rentrer au Brésil.

Genève est donc envisagée comme un lieu où gagner un maximum d'argent en un temps limité, et le type de relations développé avec ses clients fortunés est résumé en une formule : "être une amie pour trente minutes" (*ibid.* : 111).

Sous le signe du temps plutôt que du paysage

Si Paulo Coelho a choisi Genève comme cadre romanesque pour *Onze minutes*, ce n'est pas l'effet du hasard. Comme le faisait déjà remarquer Théophile Gautier en 1852 (Gautier, 1994 : 149), Genève devrait ressembler à une montre. Que *Onze minutes* corresponde ou non à une moyenne chronométrée du rapport sexuel entre l'homme et la femme n'a en soi pas une grande importance. En revanche, ce qui est révélateur, c'est la conscience aigüe du temps de la prostituée : temps courts des relations avec les hommes comme on l'a vu, mais aussi temps moyen de son séjour qui devrait durer une année, et projection de sa vie future au Brésil. Or, que dit C. F. Ramuz dans son texte sur Genève datant de 1934, et qui n'a pas pris une ride ? Que "Genève de bonne heure a été fondée sur l'abstrait ; le commerce et la banque sont, en effet, des abstractions, si on les compare au régime concret qui est le régime agricole" (Ramuz, 1955 : 86). Maria, par son désir de lire des livres sur l'agriculture compense son manque de repères durables dans l'abstraction genevoise qu'elle vit. Genève, selon Ramuz, a trois spécificités : elle est la capitale d'une idée (religieuse), ses relations sont fondées sur l'abstrait et notamment sur l'argent, et elle possède la maîtrise du temps plutôt que celle de l'espace. La banque vend du temps au niveau socio-économique, la prostituée vend son temps personnel, temps évidemment mesuré par la montre. Il y a donc une logique dans *Onze minutes*, transformer le temps en argent. Ainsi, le titre du livre est une parfaite métaphore non seulement de la durée de la relation sexuelle, mais aussi d'une conception mercantile du temps.

Pour illustrer ces rapports abstraits, même s'ils passent par la chair, l'auteur avait besoin de la ville la plus lisse possible, peu imprégnée de

culture et d'histoire, une ville quasi transparente, une ville sans goût, sans odeur, une ville aseptisée. C'est cette qualité que l'auteur a su recréer dans sa représentation de Genève dans *Onze minutes*, qui a d'ailleurs peu à voir avec la réalité vécue de l'auteur. Ce dernier affirme aimer Genève – où il vit la moitié de l'année – pour ses villages et les vignobles du canton où il fait de longues balades avec sa femme (Falconnier, 2011). Dans une autre déclaration sur Genève, Paulo Coelho marque le même genre de rupture entre son espace de vie réel et l'espace vécu de son personnage romanesque : "A Genève, en cinq minutes, vous êtes vraiment dans la campagne. Je peux marcher dans les bois, faire du tir à l'arc, m'étendre au soleil ou aller faire de la marche avec des chaussures de montagne. Ensuite, il y a la ville où je peux acheter de la nourriture spéciale qui vient du Brésil. Je regarde les Alpes et je peux traverser la frontière pour aller en France qui est à cinq minutes de chez moi (il vit dans le quartier de Florissant). Je peux marcher chaque jour et apprécier la nature" (Boyd Myers, 2009).

Ce vécu spatial et cette sensibilité à la nature, Maria, qui représente un type de prostituée venue du Tiers Monde dans une ville du Nord pour un temps limité, n'a guère le loisir d'y participer. Elle n'en a pas le goût non plus. Les centaines de promenades au bord du lac qu'elle aura faites ne lui inspirent guère de commentaires. Les questions sociales et les problèmes environnementaux représentent en outre le dernier de ses soucis :

"Quelque chose clochait dans la civilisation. Et ce n'était pas la déforestation de l'Amazonie, la couche d'ozone, la disparition des pandas, le tabac, les aliments cancérigènes, la situation dans les prisons, contrairement à ce que proclamaient les journaux. C'était exactement l'objet de son travail : le sexe" (Coelho, 2003 : 110).

Maria trouve une faille dans cette civilisation du Nord, qu'elle sait exploiter. Sa riche sensualité de femme du Sud compense un manque d'affection dans la riche ville du Nord. A ce moment-là du livre, la perception du paysage par Maria est encore celle d'une personne prisonnière de son destin (Brosseau, 2008). Il n'y a pas de description de

paysage en bonne et due forme, c'est-à-dire qui se développe dans une continuité spatiale, avec des plans successifs dépeints à partir d'un point de vue bien identifié. L'espace est rendu de manière discontinue et fragmentaire, ou en linéaments. Pourquoi ? Pour deux raisons à mon sens : d'abord Paulo Coelho affirme ne pas vouloir décrire les paysages de manière trop précise et détaillée pour laisser au lecteur la liberté de les imaginer. Et ensuite, parce que le personnage de la prostituée, un peu à l'image des personnages des bas-fonds dépeints par Bukovski dont Marc Brosseau (2008) a brossé le portrait, perçoit l'espace géographique extérieur de manière très partielle ; Maria ne possède pas les médiateurs culturels (langue, culture, histoire), qui lui permettraient de décoder la réalité genevoise, qui est évidemment infiniment plus riche que ce qu'elle donne à penser.

C'est là tout l'art de l'auteur que de procéder par anamorphose, c'est-à-dire déformation voulue de l'espace réel de la ville (Raffestin, 1999), afin de faire ressortir certains lieux clés, et de laisser dans l'oubli les espaces intercalaires de la ville que Maria ne fait qu'entrevoir rapidement lors de ses déplacements. Le seul lieu extérieur où elle prend du temps et retire du plaisir, c'est l'horloge fleurie :

"Pour la première fois de sa vie, malgré tout ce qu'elle aurait pu acheter avec l'argent ainsi gagné (...), Maria décida sciemment, lucidement et délibérément, de laisser passer une opportunité.

Elle attendit que le passage fut autorisé, traversa la rue, s'arrêta devant l'horloge fleurie, pensa à Ralf, sentit de nouveau son regard de désir le soir où elle avait dénudé sa poitrine, sentit ses mains lui toucher les seins, le sexe, le visage, elle dirigea son regard vers l'immense jet d'eau au loin, et – sans avoir besoin de toucher une seule partie de son corps – eut un orgasme, là, devant tout le monde.

Personne ne le remarqua : ils étaient tous très, très occupés" (Coelho, 2003 : 262-263).

On pourrait épiloguer sur la véracité d'un tel acte en plein trafic, mais là n'est pas notre propos. Nous observerons que c'est dans une foule indifférente, devant un symbole du temps mesuré, qui est en même

temps un des hauts-lieux touristiques de Genève, que Maria accède à une forme de plaisir suprême. Le lieu devient ici clairement un point de départ à l'ascension sexuelle, un lieu qui couple l'horloge fleurie au jet d'eau en ligne de mire, dont la charge et la symbolique érotiques n'ont jamais été si clairement relevées. Par sa manière de sexualiser le lieu, l'auteur se distingue ici aussi de toute une représentation de la rade façon carte postale.

(Il est à noter que l'horloge fleurie est également située en face des commerces d'horlogerie aux marques prestigieuses. Cet épisode a eu l'heur de plaire aux horlogers genevois puisque Paulo Coelho deviendra par la suite l'une des vedettes invitées au Salon de la Haute Horlogerie de Genève...).

Une Genève mondialisée et symboliquement impersonnelle

Ce que l'auteur parvient à rendre remarquablement, c'est l'absence d'identité de la Genève mondialisée, une ville qui coïncide parfaitement avec le regard de l'héroïne, elle-même prise dans une recherche d'identité et de sens. Géographiquement, l'auteur ne nomme pratiquement pas les lieux : il se contente d'esquisser des symboles généraux de la ville. Un autre symbole que va découvrir Maria, et qui va lui ouvrir une voie existentielle, c'est "dans la haute ville une plaque jaune portant le dessin d'un soleil et une inscription : "Chemin de Saint-Jacques"" (Coelho, 2003 : 120). Heureux présage, car, en se renseignant dans le café respectable d'en face, elle rencontre un homme dont elle va tomber amoureuse, Ralf Hart, qui est un peintre connu de vingt-neuf ans. Ralf a déjà beaucoup vécu, a déjà été marié deux fois, il a participé à des fêtes dans toute l'Europe, et il va lui faire découvrir l'amour. Contrairement aux hommes qu'elle rencontre dans son métier, il est désintéressé et va lui accorder du temps ; elle aura avec lui sa première jouissance de femme en compagnie d'un homme. Maria commence alors son ascension spirituelle et sociale, qui la mène spatialement dans les "hauts quartiers", la Vieille Ville et le village de Cologny, situé sur la colline dominant le lac, là où habite le peintre à succès. A vrai dire, il s'agit d'un aller et retour habilement orchestré par l'auteur, entre la ville basse et la ville haute, car ni le peintre ni Maria ne restent confinés dans leur quartier respectif. Nous avons affaire à une Genève fluide où les

protagonistes passent d'un quartier à l'autre sans conscience de frontières culturelles ou sociales. Le peintre, même s'il a son quartier général dans la Vieille Ville, fréquente aussi le Copacabana où il avait déjà repéré Maria. Il n'avait toutefois osé l'aborder car il voyait un trop-plein de lumière dans son regard. Ce jeune peintre tout-à-fait intégré dans sa ville représente l'idéal-type du jeune artiste genevois mondialisé. Il travaille aussi bien pour des commandes de la Ville de Genève que pour des clients internationaux. Il vit dans sa ville à moitié en étranger, recherchant des endroits insolites, toujours privilégiés socialement, pour les faire partager à ses rencontres. L'un de ses lieux-clés, c'est le café de la haute ville où il a ses habitudes, un café non nommé mais certainement situé dans le voisinage de la place du Bourg-de-Four. C'est un café cher où pénètre une lumière couleur de miel. La lumière devient un thème dominant à partir de la rencontre avec le peintre – ce qui n'a rien d'étonnant. Lumière extérieure qui coïncide avec une lumière intérieure. Voici comment se présente l'hôtel où l'artiste-peintre lui donne rendez-vous :

"Ce n'est ni chez lui, ni chez elle. Ce n'est ni le Brésil ni la Suisse, seulement un hôtel qui pourrait se trouver n'importe où, que son mobilier intemporel et son décor prétendument familier rendent encore plus impersonnel.

Ce n'est pas l'hôtel avec vue sur le lac, le souvenir de la douleur, de la souffrance, de l'extase. Les fenêtres donnent sur le chemin de Saint-Jacques, une route de pèlerinage mais pas de pénitence, au bord de laquelle les gens se rencontrent dans des cafés, découvrent leur "lumière", conversent, deviennent amis, tombent amoureux. Il pleut et, à cette heure de la nuit, la rue est déserte – peut-être le chemin se repose-t-il de tous les pas qui s'y sont traînés chaque jour depuis des siècles. Allumer la lumière. Fermer les rideaux" (*ibid.* : 243).

Suit une scène où les deux amants se découvrent petit à petit. Dans le passage ci-dessus, l'auteur projette Genève sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, un thème sur lequel Paulo Coelho (1996) a aussi écrit un livre. Nulle part dans *Onze minutes*, Genève n'est associée à son image traditionnelle de Rome protestante ; l'on a affaire ici à une

perception catholique du lieu, qui est celle de la majorité des ressortissants du Sud. Une perception contemporaine où la Réforme et le protestantisme sont absents, contrairement à la majorité des écrits sur Genève. La cathédrale Saint-Pierre par exemple, n'apparaît jamais. Quant à l'hôtel du rendez-vous, c'est un prolongement de la Genève internationale. C'est un lieu neutre certes, mais on dirait que les deux protagonistes ont besoin d'un tel lieu, qui n'est pas investi de sens au départ, pour mieux se découvrir réciproquement et faire naître le sens. Là aussi, il s'agit d'un goût répandu parmi la jeunesse postmoderne : rechercher les lieux les plus vides de sens possible, au départ du moins, des lieux dés-affectés, pour les réaffecter d'une sens personnel. En bref, partir d'un non-lieu pour en faire un lieu de mémoire vécu.

A quelques semaines du départ de Maria pour le Brésil, l'espace genevois, qui au début, était réduit à sa portion congrue prend une certaine consistance, se double d'une certaine signification. Maria revisite lors d'une promenade son espace vécu pendant toute cette année :

"Aussi trompa-t-elle son cœur en marchant dans Genève ce matin-là, comme si elle avait toujours parcouru ces rues, la colline, le chemin de Saint-Jacques, le pont du Mont-Blanc, connu les bars qu'elle avait coutume de fréquenter. Elle suivit des yeux le vol des mouettes sur le fleuve, observa les commerçants rangeant leurs étals, les gens sortant du bureau pour aller déjeuner, les avions se posant au loin ; elle remarqua la couleur et le goût de la pomme qu'elle mangeait, l'arc-en-ciel au-dessus du jet d'eau s'élevant au milieu du lac, la joie timide, déguisée, des passants près d'elle, les regards de désir, les regards vides d'expression, les regards. Elle avait vécu presque un an dans une ville, parmi tant de villes au monde, et qui, n'étaient son architecture particulière et une pléthore d'enseignes de banques, aurait pu se trouver dans l'intérieur du Brésil. (...) Il y avait des gens qui se sentaient chez eux et d'autres qui se sentaient étrangers" (*ibid.* : 255).

L'auteur fait sentir l'indétermination du destin de Maria, indétermination qui se projette sur une ville passe-partout, une ville qui

ressemble à toutes les autres villes du monde, Nord et Sud confondus, une ville mondiale, même si certains traits ressortent. L'art de l'auteur est de broser un portrait de ville relié à l'état d'esprit de celle qui la perçoit. Un état d'esprit oscillant entre l'attention et l'indifférence, l'attachement et le détachement, une perception d'exilée vaguement lasse du monde. C'est le génie de l'auteur d'avoir su montrer ce désengagement du monde par la jeune prostituée brésilienne en situation d'exil. Son absence de curiosité pour l'art, pour l'histoire, pour les différents quartiers de la ville, pour ses habitants ou ses paysages, en font un personnage emblématique de la postmodernité. Pourquoi ? Parce que Maria pratique, volontairement ou non, l'oubli de la société (Freitag, 2002) ; ses relations ne sont que personnelles, centrées sur elle-même. Peut-être sa condition de prostituée ne l'aide-t-elle pas à se rapprocher de la société, de milieux sociaux qui la démasqueraient assez rapidement et qui peut-être, de ce fait, l'excluraient du jeu social. En ce sens, Maria est une marginale, pas une marginale révoltée et rebelle comme l'était par exemple *Le Loup des steppes* de Hermann Hesse, mais une marginale conformiste, attirée par l'argent, la vie luxueuse, les bons restaurants, ce que Yi-Fu Tuan (1996) appelle "The Good Life".

Dire qu'elle ne se pose pas de question est faux ; elle s'en pose beaucoup mais n'entrevoit guère de réponse. Elle n'est en aucun cas un personnage exemplaire, qui attirerait une sympathie sans borne du lecteur, comme le sont les personnages d'Hermann Hesse. Elle fume, boit, mène une vie assez malsaine, ne fait pas de sport, n'apprécie pas la nature. Elle n'a non plus aucune conception générale de la ville et de sa société. Tantôt, elle trouve les gens froids, leur regard absent, tantôt, elle les trouve capables d'allégresse et de générosité. Donc, rien ne ressort définitivement. Ses conceptions fluctuantes selon les circonstances peuvent être mises en cause à tout moment. La seule dimension vraiment importante que l'on perçoit d'elle, c'est sa course à l'auto-réalisation, à l'auto-accomplissement par la voie sexuelle. Ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur que de s'être intéressé de près au corps et à l'âme de cette jeune femme dans des circonstances si particulières.

Conclusion : le sens caché des personnages et des lieux

C'est Paulo Coelho lui-même qui livre le fil conducteur psychologique de *Onze minutes*, dans un long entretien accordé à la *Tribune de Genève* : retracer l'évolution d'un personnage qui commence par "une sexualité imparfaite qui deviendrait parfaite au fil des pages" (Dumont, 2012 : 27). La fascination pour ce roman que l'on ne lâche pas tient probablement à cette possibilité d'amélioration de soi, de perfectibilité de l'être, exercée dans un monde imparfait. Cette trajectoire existentielle s'imprime dans des lieux fortement symbolisés qui ont pour théâtre Genève. Que ces lieux ne soient pas décrits avec tous les détails et la complexité narrative d'un Balzac ou d'un Zola saute aux yeux, et correspond à une volonté de l'auteur. Car il existe à Genève, même en ce vingt-et-unième siècle, des intérieurs d'appartements et des quartiers qu'on pourrait dépeindre d'une manière naturaliste. Toutefois, le lecteur actuel, celui de Paulo Coelho, qui appartient à toute la planète, comprendrait-il le sens de telles descriptions où les détails d'ameublement, d'architecture ou urbanistiques sont toujours liés à l'histoire d'une ville, d'une région ou d'une nation ? En décrivant des intérieurs d'hôtels de luxe ou d'appartements résidentiels dans un style "urbain chic" et international, l'auteur fait allusion à une réalité qui existe bel et bien. L'intérêt est qu'il met sous tension ces lieux vides en apparence, par les jeux sexuels auxquels s'adonnent les protagonistes. Quant aux autres pôles urbains qui apparaissent, les Pâquis, la Vieille Ville et la rade, leur traitement est associé respectivement à un creux urbain où se côtoient bas-fonds et vie honnête (les Pâquis), vie artistique et vie spirituelle (la Vieille Ville), symboles touristiques (la Rade), dont le sens dépasse le stade de pur espace de consommation publicitaire.

Une autre question très mystérieuse du roman est son intertextualité. Paulo Coelho a-t-il lu les pages dédiées à la marche ailée d'Ariane au bord des quais dans *Belle du Seigneur* (Albert Cohen, 1968) ? Marche qui a peut-être inspiré celle de Maria vers l'horloge fleurie, flânerie que cette dernière pousse à son extrémité érotique. L'auteur, en prénommant Maria son personnage principal – prénom éminemment répandu dans le monde latin – a-t-il voulu faire allusion à la Maria du *Loup des Steppes* d'Hermann Hesse (1927), l'idéal-type de la jeune femme méditerranéenne et sensuelle ? Les romanciers procèdent souvent ainsi,

par prolongement de lectures passées. Les critiques qui classent Paulo Coelho parmi les écrivains simplistes, parce qu'il a un style simple et coulant, feraient bien de se raviser. Un auteur qui a lu dans sa jeunesse une bibliothèque aussi éclectique qui va "de Cervantès à Kafka, de Jorge Amado à Scott Fitzgerald, d'Eschyle à Aldous Huxley" (Morais, 2010 : 301-302), sans oublier Henri Miller, Borges et Hemingway, possède nécessairement plus d'une corde à son arc...

Bibliographie

BERCHTOLD, Jacques (2012), *Jean-Jacques Rousseau et le roman*, vidéo émission Découverte, RTS, 20 mars, en ligne sur le site rts.ch.

BOYD MYERS, Courtney (2009), "High Five (Geneva Switzerland) with Paulo Coelho", in : *Forbes*, 9.1.09.

BROSSEAU, Marc (2008), "L'espace littéraire en l'absence de description : un défi pour l'interprétation géographique de la littérature", in : *Cahiers de Géographie du Québec*, pp. 419-437.

COHEN, Albert, 1968, *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard.

COELHO, Paulo (1996), *Le Pèlerin de Compostelle*, Paris, Anne Carrière.

COELHO, Paulo (2003), *Onze minutes*, traduit du portugais (Brésil) par Françoise Marchand-Sauvenargues, Paris, Ed. Anne Carrière (1^{ère} éd. orig, 2003).

DUMONT, Etienne (2012), "Paulo Coelho, le Genevois", in : *Tribune de Genève*, 26-27-mai.

FALCONNIER, Isabelle (2011), "Coelho, la Russie ou la vie antérieure", in : *L'Hebdo*, 12.10.2011 (en ligne).

FREITAG, Michel (2002), (avec la collaboration d'Yves Bonny), *L'Oubli de la société. Pour une théorie critique de la postmodernité*, Presses Universitaires de Rennes.

GAUTIER, Théophile (1994), "Genève, Plainpalais, L'Hercule acrobate", in *Italia*, (1855), rééd. In B. Lévy, *Le Voyage à Genève. Une géographie littéraire*, Genève, Metropolis, pp. 147-158.

GEER, Jessica (2008), *Géographie humaniste / culturelle et littérature : L'image mentale de la Genève mondialisée par une prostituée brésilienne*. Etude basée sur "Onze minutes" de Paulo Coelho. Projet de recherche, Bachelor en Géographie, Université de Genève.

HESSE, Hermann (1927), *Der Steppenwolf*, Berlin, S. Fischer.

HESSE, Hermann (2008), *Siddhartha*, Introduction by Paulo Coelho, London, Penguin Modern Classics.

INA (2003), *Paulo Coelho à propos de sa carrière et de son livre "Onze minutes"*, vidéo "Tout le monde en parle", émission animée par Thierry Ardisson, en ligne sur le site ina.fr.

KUFFER, Jean-Louis (2009), Blog *Persiflages, Carnets de JLK*, "L'apôtre du tiroir-caisse", 15.5.09, <http://carnetsdejlk.hautefort.com/persiflages/>.

MORAIS, Fernando (2010), *Paulo Coelho. Le magicien de lumière*. Biographie, trad. du brésilien par Françoise Marchand-Sauvenargues, Paris, Ed. J'ai lu (1^{ère} éd. 2008).

RAFFESTIN, Claude (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec.

RAFFESTIN, Claude, (1999), "Une ville rêvée ou les itinéraires de la mémoire nomade", in : B. Lévy, C. Raffestin (dirs), *Ma Ville idéale*, Genève, Metropolis.

RAMUZ, C.-F. (1955), *La Suisse romande*, Lausanne, Sociétés coopératives Migros romandes (écrit vers 1934).

REGAS, Rosa (1996), *Genève. Portrait de ville par une Méditerranéenne*, trad. de l'espagnol par V. Bonvin et M. Stroun, Genève, Metropolis, ("Ginebra", Destino, Barcelone, 1988).

SARTRE, Jean-Paul (1998), *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 76 (1945).

TUAN, Yi-Fu (1996), *The Good Life*, Madison, University of Wisconsin Press.

TURNER, Victor (1973), "The Center Out There : The Pilgrim's Goal", in : *History of Religions*, 12 (3), pp. 191-230.

WILSON, A. N. (2010), "Lunch with the FT : Paulo Coelho", in : *Financial Times*, 5 mars, en ligne sous ft.com.

Remerciements :

Nous remercions l'agence littéraire Sant Jordi Asociados, Barcelone, qui a autorisé les citations de "Onze minutes" de Paulo Coelho (Droits Réservés).